Document generated on 07/04/2025 2:54 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Juif errant

Jérémie Leduc-Leblanc, *La légende des anonymes et autres promenades*, Montréal, Triptyque, 2011, 160 p.

Nicolas Tremblay

Number 110, Summer 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66677ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tremblay, N. (2012). Review of [Le Juif errant / Jérémie Leduc-Leblanc, *La légende des anonymes et autres promenades*, Montréal, Triptyque, 2011, 160 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (110), 89–92.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

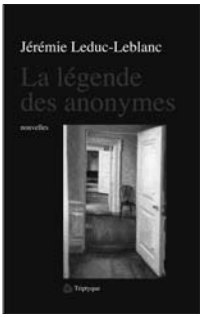
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le Juif errant

Jérémie Leduc-Leblanc, *La légende des anonymes et autres promenades*, Montréal, Triptyque, 2011, 160 p.



Après le recueil de poésie *Mémoire d'ombres*, *La légende des anonymes et autres promenades* est le deuxième livre du jeune auteur Jérémie Leduc-Leblanc à paraître chez Triptyque. S'il est encore assez peu connu du lectorat, Leduc-Leblanc a néanmoins le mérite d'avoir été finaliste à deux reprises aux Prix littéraires de Radio-Canada dans la catégorie « Nouvelle ». Il est aussi titulaire d'un doctorat sur l'œuvre de Philippe Jaccottet (poète français du XXe siècle peu lu de nos jours, critique littéraire et traducteur notamment de l'œuvre de Musil). Le doctorat de Leduc-Leblanc s'intéresse « plus particulièrement [aux] relations entre l'écriture et la promenade », selon la présentation biographique de la quatrième de couverture de *La légende des anonymes*. La majorité des seize nouvelles qui composent le deuxième livre de Leduc-Leblanc relance la problématique étudiée dans la thèse de doctorat, tel que l'annonce explicitement le sous-titre « autres promenades », qui représente, pour l'auteur, une métaphore de la prose narrative elle-même. Nombreuses sont donc les nouvelles autoréférentielles, c'est-à-dire qui évoquent le travail de l'écriture, qui mettent en scène un écrivain ou qui creusent le rapport — souvent difficile — du narrateur avec le langage, et qui, dans un même temps, racontent les déambulations des personnages, perdus à la fois dans l'espace physique (dispersé entre Montréal et l'ailleurs, qui va du Mexique jusqu'à l'Europe et Jérusalem) et leur espace mental, affectif et identitaire.

D'une certaine façon, le recueil de Leduc-Leblanc s'inscrit dans l'ère du temps. Les questions qu'il aborde, l'errance,

l'exil, la déambulation, le déracinement, se retrouvent dans la littérature migrante, au demeurant encore très actuelle, fort vaste et comptant quantité d'œuvres majeures. Quant à la correspondance poétique entre promenade et fiction littéraire, évoquée entre autres dans la nouvelle « Bertrand Marche », elle remonte à une vieille tradition — pensons aux *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau —, en plus d'avoir des prolongements récents, encouragés ici par la géopoétique (et des groupes de recherche en création littéraire, comme *La Traversée*, basée à l'UQAM), dont on pourrait citer, à titre d'exemple, *Ruelles jours ouvrables* d'André Carpentier (Boréal, 2005), des fragments sous la forme de carnets qui proposent une poétique de la flânerie[1]. Mais le projet de Leduc-Leblanc, peu innovateur, s'articule avant tout autour du mythe du Juif errant, au moins déjà mille fois raconté — la contribution littéraire de *La légende des anonymes* à la question juive ne peut être que fort modeste par conséquent —, qui est situé, ici, essentiellement dans l'après-coup de la Shoah. Plus précisément, les personnages et, très souvent, les narrateurs redécouvrent, depuis Montréal, l'origine d'une filiation perdue à Auschwitz et dont les racines se trouvent au sud d'Israël, dans le désert de Néguev, à Meir-Kebrah (voir à ce sujet la nouvelle centrale « Paysages de Meir-Kebrah »). Tous les personnages du recueil habitent Montréal, autour du parc La Fontaine, évoluent dans une époque contemporaine à celle de l'auteur et sont issus d'une génération qui a connu indirectement les affres de la Seconde Guerre mondiale. Au moins dix nouvelles sur seize correspondent à cette description générale. Quant à savoir si la question obsédante de l'errance juive relève d'une quête personnelle ou d'un intérêt purement livresque — ce qui serait quand même assez étonnant —, ni le communiqué ni la quatrième ne le précisent,

1. Dans le champ de la critique littéraire, on pourrait aussi citer l'essai de géocritique de Christiane Lahaie, *Des mondes brefs* (L'instant même, 2009), qui étudie les stratégies de spatialisation dans la nouvelle québécoise contemporaine et qui témoigne d'un intérêt accru dans le domaine des *Cultural studies* pour les relations entre la géographie et la littérature.

pas plus que le patronyme de l'auteur, qui sonne peu juif, faut-il dire candidement.

L'écriture de la Shoah du point de vue des victimes nous a habitués à de longs récits qui se prêtent naturellement à la forme romanesque. Car la question inévitable de la généalogie rompue implique une galerie de personnages, de même qu'un retour sur le discours biblique et sur la genèse comme sur le destin du peuple élu. Un exemple récent d'un ouvrage qui relève avec brio ce défi est *Les disparus* de Daniel Mendelsohn (Flammarion, 2007). Chez Leduc-Leblanc, comme l'espace bref de la nouvelle ne permet pas un pareil déploiement sur la longueur, le sujet complexe et lourd de sens sera plus évoqué que décrit dans ses moindres replis (on retrouve ce même procédé dans plusieurs nouvelles de Louise Cotnoir, pour qui le génocide des Juifs constitue une fascination et devient un objet poétique intériorisé, ou le signe d'un signe comme dirait Barthes). La nouvelle éponyme du recueil, « La légende des anonymes », qui est la seule à aborder de front la question générationnelle, est représentative de cette métaphorisation de la question juive, bien que sa démonstration soit boiteuse. Un fils devenu écrivain vivant à Montréal raconte la visite que son père lui rend ainsi qu'à ses frères réunis. Le père, qui a eu de nombreux enfants avec de nombreuses femmes dans plusieurs pays, vit désormais à Meir-Kebrah et, vieillissant, souhaite que ses enfants l'y rejoignent, pour mettre fin à la dispersion de sa famille, symbole de la diaspora juive, lit-on entre les lignes. Mais le père, tel que le décrit le narrateur avec une certaine distance, est invraisemblablement un Suisse de langue allemande d'origine juive, antisioniste et anti-intellectualiste, admirateur de grands dictateurs comme Staline, Mao, Castro, Mussolini, Pol Pot et Duvalier. Contradictoire, le personnage incarne et condense les idées et les extrêmes de tout un siècle. Au bout de son parcours, par un revirement de situation inattendu, Meir-Kebrah sera, par substitution, l'expression de sa personne retrouvée ou rédimée. À la fin du texte, le fils-écrivain dira qu'il ne voit plus un père en lui mais un personnage qu'il aurait lui-même

inventé, comme si le récit dévoilait, par un processus inversé, ses propres artifices. Quant au reste du recueil, il propose en grande partie des nouvelles intimistes, qui racontent des ruptures amoureuses, entre un homme et une femme ou entre un homme et un homme (sans que soit commentée la question de l'homosexualité, traitée comme un sujet secondaire et anecdotique), sur le ton de la confidentialité — c'est-à-dire que les textes s'adressent directement à un narrataire par l'emploi du « tu » et du « vous ». La question collective de la survivance juive est comme transvasée dans des histoires individuelles, c'est-à-dire, la plupart du temps, dans des relations amoureuses en faillite ou dans le rapport de l'écrivain à son écriture. À cela s'ajoute la thèse esthétique de Leduc-Leblanc sur la poésie de la promenade, à savoir que « [l]es détours de l'esprit deviennent les errances du corps ». C'est un peu tout cela que veut dire le recueil, qui est un peu trop démonstratif et qui n'a pas toujours les moyens de ses ambitions.

Nicolas Tremblay